

a dû vous être aussi impossible de distinguer mes traits qu'à moi de distinguer les vôtres... Je me cachais le visage, écrasée de honte ; et maintenant encore, ajouta Valentine en baissant la tête comme pour se soustraire aux regards de M. de Luceval, bien que des années se soient passées depuis cette funeste soirée... je remercie Dieu... qu'il fasse nuit.

— Croyez-le, Madame, c'est à regret que je vous ai rappelé de si pénibles souvenirs... bien pénibles aussi pour moi... car, entraîné par l'animosité de M. d'Infreville, qui vous accablait... j'ai...

Mais Valentine l'interrompit, et lui dit avec un mélange de curiosité, d'inquiétude et de tendre intérêt :

— Et Florence ?

— C'est elle que je suivais tout à l'heure, répondit M. de Luceval d'un air sombre.

— Elle ? comment... cette femme c'était...

— C'était madame de Luceval.

— Mais... pourquoi la suivre ?

— Vous ignorez donc ?

— Parlez, Monsieur, parlez...

— Nous sommes séparés, séparés de corps et de biens, répondit M. de Luceval en étouffant un soupir douloureux, il l'a fallu...

— Et Florence, où demeure-t-elle ?

— Rue de Vaugirard.

— Ah ! mon Dieu ! dit Valentine en tressaillant, cela est ? étrange.

— Qu'avez-vous, Madame ?

— Florence demeure rue de Vaugirard, et à quel numéro

— Au numéro 59.

— Et Michel demeure au numéro 37 ! s'écria Valentine.

— Michel ! s'écria à son tour M. de Luceval, Michel Renaud ?

— Oui... votre cousin... Il demeure au quatrième, numéro 37. Hier, lorsque je vous ai rencontré... je venais de m'en assurer.

— Et ma femme demeure au même étage que lui ! dit M. de Luceval.

Puis il ajouta, en sentant le bras de Valentine trembler convulsivement et s'appuyer pesamment sur le sien :

— Mon Dieu ! Madame, qu'avez-vous ?.. Vous faiblissez.

— Pardon, Monsieur... le saisissement... le froid... Je ne sais ce que j'éprouve... mais je puis à peine me soutenir, et, je le sens, la tête me tourne.

— Madame... un peu de courage... encore un effort... seulement jusqu'à cette boutique éclairée... là... au coin du quai...

— Je vais tâcher, Monsieur, de me soutenir jusque-là, répondit Valentine d'une voix altérée.

Elle eut en effet la force de se traîner jusqu'à une boutique d'épicier déjà ouverte ; une femme se trouvait au comptoir, elle s'empressa d'accueillir madame d'Infreville, la fit entrer dans l'arrière-boutique, où elle lui prodigua tous les soins possibles.

.....
Au bout d'une heure, et il faisait alors grand jour, une voiture ayant été mandée à la porte de la boutique, M. de Luceval reconduisit chez elle madame d'Infreville.

XIII

Madame d'Infreville s'était trouvée si souffrante, si bouleversée, après ces événements de la nuit, que, hors d'état de mettre quelque suite dans ses idées, elle avait prié M. de Luceval, lorsqu'il l'eut reconduite chez elle, de revenir le soir, vers les huit heures, afin d'avoir avec lui un sérieux entretien.

A huit heures, M. de Luceval se rendit chez Valentine, qui demeurait dans un hôtel garni de la Chaussée-d'Antin.

— Comment vous trouvez-vous ce soir, Madame ? dit-il à la jeune femme avec intérêt.

— Mieux, Monsieur... beaucoup mieux, et j'ai à vous demander pardon de ma ridicule faiblesse de ce matin.

— N'était-elle pas concevable, Madame, après tant d'événements étranges?..

— Enfin, Monsieur, à cette heure, j'ai toute ma tête... avantage dont je ne jouissais pas ce matin... aussi ai-je été forcée de vous demander de remettre à ce soir l'entretien si nécessaire que nous devons avoir.

— Me voici, Madame, à vos ordres...

— Permettez-moi, Monsieur, quelques questions... je répondrai ensuite aux vôtres... Vous êtes, m'avez-vous dit, séparé de Florence? Je l'ignorais complètement.

— En effet, Madame, depuis cette triste soirée où je vous ai rencontrée chez ma femme, pour la première fois... ni elle ni moi n'avons eu aucune nouvelle de vous...

— Je vous dirai pourquoi, Monsieur.

— Vous comprendrez, Madame, qu'après la terrible scène qui s'était passée entre vous, M. d'Infreville, ma femme et moi... mon irritation ait été grande; après votre départ... j'eus une violente explication avec Florence... elle me déclara qu'elle voulait se séparer de moi... que je vivrais de mon côté, elle du sien; elle désirait, disait-elle, se retirer auprès de vous et de Madame votre mère, supposant qu'il vous serait désormais impossible de vivre avec M. d'Infreville.

— Vraiment! telles étaient les intentions de Florence?

— Oui, Madame, car elle m'a toujours paru ressentir pour vous la plus tendre amitié... cependant... ainsi que vous le pensez, je repoussai ce projet de séparation comme une folie; Florence m'affirma que, bon gré mal gré, nous serions séparés; je haussai les épaules... et pourtant cette séparation eut lieu.

— Une telle opiniâtreté de volonté m'étonne... de la part de Florence... et s'accorde peu avec son indolence habituelle...

— Ah!.. Madame... que vous la connaissez peu... et que je la connais peu moi-même!.. Si vous saviez la force d'inertie d'un pareil caractère!.. Dès avant la scène dont je vous parle... nous avions eu de vifs dissentiments. Je vous l'ai dit : j'ai un goût passionné pour les voyages; le plus doux rêve de ma vie eût été de faire partager ce goût à Florence, car j'étais très-amoureux d'elle... et entreprendre d'intéressants voyages

avec une femme aimée, c'eût été pour moi le bonheur idéal... mais Florence, dans son incurable paresse, repoussa toujours mes projets; sans doute, j'eus des torts... je le reconnus, mais il n'était plus temps : je la traitai trop en enfant, je fis trop le maître, le mari... et quoique l'aimant à l'idolâtrie, je crus de son intérêt et de ma dignité de me montrer sévère, impérieux; et puis, enfin, que vous dirai-je? vif, emporté comme je le suis, son apathie railleuse me mettait hors de moi... Le lendemain du jour où je vous vis chez Florence, elle alla chez vous; on lui dit que vous étiez partie dans la nuit, avec madame votre mère... et M. d'Infreville; elle ne put savoir de quel côté vous vous étiez dirigée, son chagrin fut profond... J'en eus tellement pitié... que je reculai de quelque temps un projet de voyage que j'avais arrêté; plus tard, voulant enfin dominer la résistance de ma femme... et lui imposer mes goûts, je lui annonçai ma résolution... Il s'agissait, pour commencer, d'un petit voyage en Suisse... une véritable promenade; je m'attendais à une vive résistance... il n'en fut rien...

— Elle consentit?

« — Vous voulez me faire voyager, me dit-elle, soit... c'est *votre droit*, ainsi que vous le prétendez. Essayez-en, ajouta-t-elle de son air nonchalant; seulement, je dois vous prévenir qu'avant huit jours vous m'aurez ramenée à Paris. »

— Et au bout de huit jours, Monsieur?

— Je la ramenais à Paris.

— Mais comment a-t-elle pu vous contraindre à ce retour?

— Oh! dit M. de Luceval avec amertume, par un moyen bien simple. Nous partons; à la première couchée... je la prévins que nous nous remettrons en route le lendemain à neuf heures... afin de ne pas l'obliger à se lever trop tôt...

— Eh bien?

— Elle est restée quarante-huit heures au lit, dans une mauvaise chambre d'auberge, sous prétexte qu'elle était très-fatiguée, me disant avec un calme indolent qui m'exaspéra : « Vous avez *de par la loi, le droit* de me forcer de vous accompagner, mais la loi ne limite pas, je pense, les heures qu'il m'est permis de passer au lit. » Que répondre à cela, Madame? et surtout que devenir pendant quarante-huit heures dans ce maudit endroit? Vous dire, Madame, mon irritation pendant ces deux mortels jours, est impossible... ne

pouvant arracher un mot de ma femme... et réduit à courir cette petite ville dans tous les sens, pour me distraire... Cependant, courroucé comme je l'étais, je tins bon. « Elle se lassera plus tôt que moi, me dis-je; elle aime le luxe, le bien-être, toutes ses aises; deux ou trois séances pareilles, dans de mauvaises auberges... auront raison de son entêtement. »

— Je ne sais si vous aviez calculé juste, Monsieur.

— Vous allez le voir, Madame... Au bout de ces deux mortels jours, nous repartons, nous arrivons, vers les trois heures de l'après-midi, à un relais situé dans un misérable village... La route était remplie de poussière, Florence avait les cheveux quelque peu poudreux; elle descend de voiture, ordonnant à sa femme de chambre de venir la peigner pour lui ôter cette poussière. On conduit ma femme dans une chambre délabrée. Là, répugnant de se coucher dans un lit sordide, elle se fait apporter un vieux fauteuil, s'y établit, et me déclare que, se trouvant de plus en plus lasse, elle ne bougera cette fois de quatre jours; je crus qu'elle plaisantait... elle parlait sérieusement.

— Comment, Monsieur... pendant ces quatre jours?..

— Je ne perdis courage qu'à la fin du troisième... mais il me fut impossible de résister plus longtemps! Trois jours, Madame! trois jours entiers dans un lieu pareil! cherchant, mais en vain, le moyen de dompter la résistance de ma femme, ne sachant qu'imaginer... Requérir la force? faire enlever Florence et la remettre en voiture? quel scandale!.. et il eût fallu sans doute recommencer à chaque relais... la menacer? la supplier? peine inutile... Que vous dirai-je, Madame? le sixième jour après notre départ, nous rentrions à Paris. Peu de temps après notre arrivée, j'appris une déplorable nouvelle... toute la fortune de ma femme était restée placée chez son tuteur, banquier très-connu; il avait fait faillite, pris la fuite; Florence se trouvait complètement ruinée... J'eus un moment de joie. Ma femme, désormais sans fortune, se trouvant pour ainsi dire à ma discrétion, se montrerait peut-être plus traitable.

— Je connais Florence, Monsieur, et, si je ne me trompe... votre espoir a dû être trompé.

— Il n'est que trop vrai, Madame : Florence, en apprenant

la perte de sa fortune, loin de manifester aucun regret, parut fort satisfaite. Ses premiers mots furent ceux-ci : « J'espère maintenant, Monsieur, que vous ne vous opposerez plus à notre séparation? — Plus que jamais, lui dis-je, car j'ai pitié de vous, et je ne veux pas vous exposer à la misère. — Monsieur, reprit-elle, avant la perte de mes biens, j'aurais peut-être hésité à me séparer de vous, car je n'ai plus l'espoir de retrouver Valentine, et je ne demandais qu'à vivre en repos, à ma guise; je vous aurais posé certaines conditions; mais à présent, chaque jour, chaque heure, que je passerais dans cette maison, serait pour moi une humiliation et un supplice; ce supplice, je ne veux pas l'endurer; consentez donc à me rendre ma liberté et à reprendre la vôtre. — Mais, malheureuse enfant! lui dis-je, comment vivrez-vous, habituée que vous êtes au luxe, à la paresse? — Je vous ai demandé, en me mariant, dix mille francs en or sur ma dot, me répondit-elle, il me reste une partie de cette somme... cela me suffira. — Mais cet argent une fois dépensé, quelles seront vos ressources? — Peu vous importe, me répondit-elle. — Cela m'importe tellement, que je vous sauverai malgré vous, et, quoi que vous fassiez, je ne me séparerai pas de vous. — Écoutez, Monsieur, me dit-elle d'un ton pénétré, votre intention est généreuse, je vous en remercie; vous avez des qualités, vous êtes l'homme le plus honorable du monde, mais nos caractères, nos penchants, sont et seront toujours en un tel désaccord, que la vie commune deviendrait pour nous intolérable. De plus, et c'est cela surtout qui me décide... je serais à votre charge, puisque je suis ruinée. Or, sache-le bien, il n'est pas de puissance humaine capable de me forcer de vivre avec vous dans une condition pareille. Je vous en supplie donc, monsieur de Luceval, séparons-nous à l'amiable, et je conserverai de vous un bon souvenir. »

— Ah! je la reconnais là... Il n'y a pas de délicatesse plus ombrageuse que la sienne... Ce refus, si pénible qu'il fût pour vous, Monsieur... sortait du moins d'un noble cœur.

— Je pensais comme vous, Madame. Et bien plus... ce qu'il y avait de généreux dans la résolution de Florence, la fermeté de son caractère dans cette circonstance, sa courageuse résignation à un coup imprévu... tout vint augmenter encore l'amour que, malgré moi, je ressentais toujours pour elle;

aussi, dans l'espoir que la réflexion et la crainte d'une vie misérable la ramèneraient à moi... je repoussai plus énergiquement que jamais toute idée de séparation, promettant même à Florence de modeler mes goûts sur les siens. « Cette contrainte, me dit-elle, vous donnerait un vice que vous n'avez pas, l'hypocrisie; vous avez votre tempérament, j'ai le mien, il n'y a rien à faire à cela; toutes les résolutions, tous les raisonnements du monde n'empêcheront jamais que je sois blonde et que vous soyez brun, il en sera toujours ainsi de la disparité de nos caractères; et puis enfin, et surtout, je ne veux pas être à votre charge; c'est tout au plus si j'y consentirais vous aimant d'amour; or, vous le savez, il n'en est rien; une dernière fois, je vous en supplie, séparons-nous en amis. » Je refusai...

— Et pourtant cette séparation...

— Cette séparation eut lieu, Madame... Florence m'y a forcé!

— Et par quel moyen?

— Oh! par un moyen bien simple et parfaitement digne de son indolence... Imaginez-vous, Madame, que, pendant trois mois, elle ne m'a pas une fois adressé la parole, elle n'a pas répondu à une seule de mes questions; pendant ces trois mois enfin, son regard ne s'est pas arrêté une seule fois sur moi.

— Sa ténacité a pu aller jusque-là?

— Oui, Madame; et il vous serait, voyez-vous, impossible de vous figurer ce que j'ai souffert; les accès de colère, de fureur, de désespoir, où me jetait ce mutisme obstiné. Figurez-vous un homme assez insensé pour s'opiniâtrer à vouloir faire parler une statue et à solliciter d'elle un regard. Prières, larmes, offres, menaces, tout fut vain pour lui arracher une seule parole; rien, jamais rien, que l'immobilité, le silence et un dédaigneux sourire. Ah! bien des fois, Madame, j'ai senti mon cerveau s'ébranler, mon esprit s'égarer après des heures entières passées aux pieds de cette implacable créature ou dans les emportements d'une rage folle, pendant que ses traits conservaient leur impassible insouciance.

— Ah! je le comprends, Monsieur, tout se brise devant une telle force d'inertie.

— Que vous dirai-je, Madame? Peu à peu ma santé s'altéra gravement; épuisé par une fièvre lente, ma volonté perdit

son énergie, et, convaincu d'ailleurs de l'inutilité de ma persistance, je cédaï.

— Mon Dieu! que vous avez dû souffrir!.. mais lutter plus longtemps eût été inutile.

— Aussi me résignai-je; et voulant autant que possible atténuer l'éclat de cette séparation, je consultai les gens de loi. Ils m'apprirent que l'une des causes qui pouvaient amener une séparation de corps était le refus formel que fait la femme de réintégrer le domicile conjugal; ce moyen, joint surtout à l'incompatibilité absolue d'humeur, malheureusement trop prouvée par le silence obstiné que Florence avait gardé durant trois mois, et par les scènes qui s'étaient passées dans les auberges, lors de mon essai de voyage, ce moyen parut suffisant; il fut convenu que ma femme sortirait un jour de chez moi, et irait s'établir dans un hôtel garni. Je fis alors à Florence les sommations légales; son avoué y répondit: la séparation fut plaidée et prononcée. Ma santé avait été rudement atteinte, les médecins ne virent de salut pour moi que dans un long voyage. Avant mon départ, je remis cent mille francs à mon notaire, le chargeant de les faire accepter à ma femme. En cas de refus de sa part, il devait lui faire savoir qu'il les tiendrait toujours à sa disposition, et, à cette heure, il a encore cette somme entre les mains. Je partis, j'espérais trouver l'oubli dans les voyages... Loin de là, plus que jamais je sentis combien la présence de Florence me manquait... Je parcourus l'Égypte, la Turquie d'Europe et d'Asie... je revins par les provinces illyriennes, et m'embarquai ensuite à Venise pour Cadix, de là je partis pour le Chili, où je vous rencontrai, Madame. Après une excursion dans les Indes occidentales, je fis voile pour le Havre, où j'ai débarqué il y a peu de jours... En arrivant ici, ma première démarche a été de m'enquérir de Florence; après d'assez nombreuses recherches, j'ai appris qu'elle demeurait rue de Vaugirard. Hier, lorsque nous nous sommes reconnus, Madame, je venais de prendre quelques renseignements sur elle, en faisant causer une personne qui habite la même maison qu'elle.

— Et qu'avez-vous appris, Monsieur?

— Sa position de fortune est sans doute bien modeste, car elle loge au quatrième étage, et n'a personne pour la servir: du reste, sa conduite est, dit-on, irréprochable, elle ne reçoit

personne... Seulement, par une bizarrerie qui me paraît doublement inexplicable quand je songe à ses anciennes habitudes de bien-être et de paresse... Florence sort tous les jours de chez elle avant quatre heures du matin, et ne rentre qu'après minuit.

— Comme Michel! s'écria Valentine sans pouvoir cacher sa surprise et son inquiétude croissantes. Cela est étrange!

— Que dites-vous, Madame?

— Hier aussi, Monsieur... j'avais appris que M. Michel Renaud, votre cousin, demeurait n° 57, au quatrième étage... que, comme Florence, il ne rentrait jamais qu'après minuit, et qu'il sortait chaque matin avant quatre heures. Impossible de tirer du portier d'autres éclaircissements.

— Que signifie cela? s'écria M. de Luceval. Michel et ma femme demeurant au même étage, dans deux maisons mitoyennes! sortant et rentrant aux mêmes heures!... Quel mystère!

— Florence connaît donc Michel? demanda vivement Valentine.

— M. Renaud est mon cousin, et maintenant je me rappelle que, peu de temps après votre départ de Paris, Madame, il est venu me voir... et m'a prié de le présenter à ma femme, qui l'a reçu plusieurs fois... Mais vous-même, Madame, vous connaissez donc aussi M. Michel Renaud, puisque vous aviez intérêt à le suivre cette nuit?

— Tout à l'heure, Monsieur, je vous dirai tout, reprit Valentine en rougissant, car, autant que vous, j'ai intérêt à pénétrer le mystère de certains rapprochements entre la vie de Florence et celle de Michel.

— Ah! Madame, s'écria M. de Luceval avec une sombre amertume; il faut vous l'avouer... plus d'une fois, durant mes longs voyages, j'ai ressenti les tortures de la jalousie... en pensant... que Florence, désormais libre...

Puis, tressaillant, il s'interrompit, et reprit bientôt d'une voix sourdement courroucée :

— Libre! oh! non, malgré notre séparation, la loi me réserve du moins le droit de me venger, si la femme qui porte encore mon nom était coupable... et cet homme, cet homme! Oh! si j'avais la certitude, je le provoquerais... et lui ou moi...

— De grâce, calmez-vous, Monsieur, dit madame d'Infreville. Si bizarres que doivent paraître certains rapprochements, rien jusqu'ici n'accuse Florence... Ce matin, elle est sortie de chez elle ainsi que Michel, et quoique la nuit fût sombre et la rue déserte... ils ne se sont pas adressé une parole et se sont toujours tenus éloignés l'un de l'autre... car ce n'est que longtemps après avoir commencé de suivre Michel, que je me suis aperçue qu'une femme marchait parallèlement à lui de l'autre côté de la rue.

— Eh! Madame, cette affectation même n'est-elle pas significative? Ils sortent et rentrent aux mêmes heures : leur logis n'est séparé que par un mur mitoyen où se trouvent peut-être une communication secrète... Puis tout le temps qu'ils sont hors de chez eux, que font-ils? où vont-ils? Sans doute, ils se réunissent, mais où cela?

— Oh! ce mystère, nous le pénétrons... il le faut... j'ai à cela autant d'intérêt que vous, Monsieur, et, pour vous le faire comprendre, je vais en peu de mots vous dire quelle a été ma vie... ma triste vie... depuis le jour où vous m'avez vue chez vous écrasée de honte sous les justes reproches de M. d'Infreville.

XIV

Après un moment de silence causé par son embarras et par sa confusion, madame d'Infreville reprit courage et dit à M. de Luceval :

— Lorsqu'il y a quatre ans, Monsieur, le mensonge dont Florence s'était rendue coupable par dévouement fut découvert en votre présence, mon mari, quittant votre maison, me ramena chez lui. Là, je trouvai ma mère. « Madame, me dit M. d'Infreville, nous allons partir dans une heure avec votre mère. Je vous conduirai dans une de mes fermes du Poitou; vous y resterez désormais seule avec votre mère : son existence et la vôtre seront assurées à ce prix. Si vous refusez, dès demain je plaide en séparation, et je vous poursuis comme adultère... J'ai des preuves : des lettres, peu nombreuses, mais significatives, saisies par moi dans votre secrétaire. Je vous trainerai sur le banc des accusés, vous et votre complice, et, à la face de tous, vous boirez la honte jusqu'à la lie. Vous irez ensuite en prison avec les femmes de mauvaise vie; après quoi, vous et votre mère serez sur le pavé, où vous mourrez de faim. Si vous voulez échapper à tant de misère et d'infamie, partez pour le Poitou. Ce n'est ni par compassion ni par générosité que je vous fais cette offre, mais parce que je crains le ridicule d'un scandaleux procès. Cependant, si vous me refusez, je braverai ce ridicule; l'infamie dont vous serez couverte me consolera. »

— Ah !.. s'écria M. de Luceval, je comprends toute la violence des ressentiments d'un cœur blessé... mais ce langage est atroce !

— Je devais tout entendre, tout souffrir, tout accepter, Monsieur. J'étais coupable, et j'avais une mère infirme, sans ressources; nous partimes pour le Poitou... où M. d'Infreville nous

laissa : la ferme que nous habitions était isolée au milieu des bois; son vaste enclos, dont nous ne pouvions sortir, toujours soigneusement fermé. Je suis restée avec ma mère dix-huit mois dans cette prison, sans qu'il me fût permis ou possible d'écrire une lettre et d'avoir la moindre communication avec le dehors... Au bout de ce temps, je fus libre, j'étais veuve... M. d'Infreville, justement irrité, ne m'avait rien laissé; ma mère et moi nous tombâmes dans une profonde misère. Mes travaux d'aiguille furent insuffisants à soutenir ma mère, et, après une longue agonie... elle mourut...

Valentine essuya une larme qui lui vint aux yeux, garda un moment le silence, et, surmontant son émotion, continua ainsi :

— Dès notre retour à Paris, je m'étais informée de Florence. Je ne pus rien apprendre, sinon que vous étiez en voyage, Monsieur; je la crus partie avec vous... Dans ma détresse, j'eus le bonheur de rencontrer une de nos anciennes compagnes de couvent; elle me proposa d'entrer comme institutrice chez sa sœur, dont le mari venait d'être nommé consul à Valparaiso. C'était pour moi une position inespérée; j'acceptai, je partis avec cette famille. C'est en revenant d'un voyage avec elle dans le nord du Chili que nous nous sommes rencontrés, Monsieur... Quelque temps après mon retour à Valparaiso, des lettres d'Europe m'apprirent qu'une parente éloignée de mon père, bien que je ne la connusse pas, m'avait laissé en mourant une fortune modeste, mais indépendante. Je revins en France pour régulariser cette succession, et, il y a dix jours, j'ai débarqué à Bordeaux. Maintenant, Monsieur, il me reste à aborder une question très-délicate; mais, si embarrassante qu'elle soit pour moi, je l'aborderai; la franchise de vos aveux m'en fait un devoir.

Et après un moment d'hésitation pénible, Valentine ajouta, en baissant les yeux et devenant pourpre :

— Le complice de ma faute... était votre cousin, M. Michel Renaud.

— Les quelques mots prononcés tout à l'heure à part vous, à son sujet, Madame, m'avaient donné cette pensée.

— J'ai aimé, oh! passionnément aimé Michel; cet amour a survécu à toutes les cruelles épreuves par lesquelles j'ai passé; l'agitation, le mouvement d'un voyage qui m'intéressait beau-

coup, ont pu me distraire parfois de ce fol amour, et apporter quelque adoucissement à mes peines; mais mon affection pour Michel est aussi profonde à cette heure qu'il y a quatre ans; vous comprenez, Monsieur, si j'ai dû m'identifier à vos regrets et à vos chagrins, si j'ai dû apprécier tout ce que vous me disiez hier sur l'explicable empire que prennent sur nous certains caractères complètement opposés aux nôtres.

— En effet, Madame, le peu de relations que j'ai eues avec mon cousin et ce que j'ai appris de lui m'ont prouvé qu'il était d'une telle indolence, d'une telle apathie, que, dans les premiers temps de mon mariage, je le citais à Florence pour lui faire honte de sa paresse.

— Je les connais tous deux, Monsieur; il est impossible de rencontrer des caractères d'une plus grande similitude.

— C'est ce qui les aura sans doute rapprochés... Leur liaison aura sans doute commencé lors des premières visites de Michel; et pourtant alors, rien dans la conduite de ma femme ne pouvait éveiller chez moi le moindre soupçon... Mais, la ruse aidant, on m'aura trompé. Oh! ils s'aiment, Madame... Ils s'aiment vous dis-je!.. L'instinct de la jalousie ne trompe pas...

— Je devrais partager vos alarmes, Monsieur, et pourtant je doute... Oui, je doute encore, Monsieur; car, si je me croyais oubliée de Michel, j'aurais renoncé à la pensée de le revoir.

— Vous doutez, Madame... Et ce logement seulement séparé par un mur?... Et ces sorties, ses rentrées aux mêmes heures?

— Permettez, Monsieur... Florence et Michel ne sont-ils pas libres... parfaitement libres? N'était-elle pas légalement séparée de vous? Quel droit, désormais, auriez-vous sur elle?

— Le droit de la vengeance, Madame!

— Et à quoi vous servirait cette vengeance, Monsieur? S'ils s'aiment... les plus rudes épreuves ne feront qu'augmenter leur amour, sans vous donner aucun espoir! Non, non... vous êtes trop généreux pour vouloir faire le mal... pour le mal...

— Ah!.. j'ai tant souffert... Madame!

— Moi aussi, Monsieur... j'ai souffert... Peut-être de plus grandes douleurs encore m'attendent... et pourtant j'aimerais

mieux mourir que de chercher à troubler l'amour de Michel et de Florence, si j'étais certaine de leur bonheur.

— Mais pourquoi l'avez-vous suivi cette nuit, Madame, au lieu de l'aborder franchement?

— Parce que, avant de me présenter à lui, je voulais tâcher de pénétrer le mystère de sa vie... Si cette découverte m'eût appris que lui et Florence s'aimaient, jamais ni lui ni elle n'auraient entendu parler de moi... Si, au contraire, j'avais la preuve que Michel est resté fidèle à mon souvenir, ou qu'il est, du moins, libre de tout lien... je lui aurais proposé un mariage qui, peut-être, assurerait le repos de sa vie...

— J'ai moins de résignation, Madame.

— Alors, quel était donc votre but en suivant Florence?

— De la surprendre en faute, car son genre de vie me semblait suspect, et alors, armé de ce secret...

— Ah! Monsieur... toujours l'intimidation, toujours la violence! Voyez, hélas! à quoi cela vous a servi!

— Et mes prières... et mes larmes! et mon désespoir dont elle riait, à quoi cela m'a-t-il servi, Madame?

— A rien, sans doute... aussi, croyez-moi, ce qui a déjà été vain le serait encore... Florence vous a donné des preuves de la fermeté de son caractère... la supposez-vous changée? Erreur! Si elle aime... sa volonté puisera de nouvelles forces dans son amour même... et si vous vous vengez... vous n'aurez que le triste triomphe d'avoir fait le mal.

— Du moins, je serai vengé! je tuerai cet homme, ou il me tuera.

— Monsieur... si je vous croyais capable de persister dans de pareils projets... je n'aurais qu'une pensée : prévenir Florence et Michel du danger qui peut les menacer...

— Vous êtes généreuse, Madame, dit M. de Luceval avec une sombre amertume.

— Et vous aussi, vous êtes généreux, Monsieur, lorsque vous ne cédez pas à d'aveugles ressentiments; oui, vous êtes généreux, je n'en veux pour preuve, que votre touchante sollicitude lorsque, avant votre départ, et malgré votre désespoir, vous songiez à subvenir aux besoins de Florence...

— C'était faiblesse de cœur et d'esprit, Madame... les temps sont changés.

— Tout ce que je puis vous dire, Monsieur, c'est que si vous

espérez trouver en moi la complice d'une vaine et méchante vengeance, nous devons à l'instant terminer cet entretien... Si, au contraire, vous voulez comme moi arriver à connaître la vérité, afin de savoir si nous pouvons espérer ou si tout espoir doit nous être ravi... comptez sur moi, Monsieur... car, en nous servant mutuellement, nous arriverons sans doute à la découverte de la vérité.

— Et si la vérité est qu'ils s'aiment?

— Avant d'aller plus loin, Monsieur, donnez-moi votre parole d'homme d'honneur... que, si pénible que soit la découverte que nous pouvons faire, vous renoncerez à toute vengeance... et même... à voir Florence.

— Jamais... Madame!.. jamais!.. Aimez à votre manière... j'aime à la mienne.

— Soit, Monsieur, dit Valentine en se levant, nous agirons donc isolément et comme bon nous semblera.

— Mais, Madame, je ne puis pourtant pas.

— Vous êtes libre de vos actions, Monsieur.

— De grâce...

— C'est inutile, Monsieur.

XV

M. de Luceval garda un moment le silence, en proie à la lutte violente de sa jalousie, de sa générosité naturelle, et de sa crainte de voir madame d'Infreville, ainsi qu'elle l'en avait menacé, avertir Florence des dangers qu'elle pouvait courir; enfin, cette dernière considération, et, il faut le dire, un fonds de sentiments élevés l'emportèrent, et M. de Luceval répondit à Valentine :

— Allons, Madame, vous avez ma parole!..

— Bien, bien, Monsieur... et tenez, mes pressentiments me disent que cette bonne résolution nous portera bonheur... Car, enfin, raisonnons seulement sur ce que nous savons...

— Voyons, Madame. Eh! mon Dieu! je ne demande qu'à espérer...

— C'est justement d'espérances que je veux vous parler.

— Mais lesquelles?

— D'abord, si Michel et Florence s'aimaient : tranchons le mot, s'ils étaient amants, qui les empêcherait de vivre comme mari et femme... dans quelque solitude de province, ou même à Paris, l'endroit du monde où l'on peut vivre le plus à sa guise, et le plus obscurément?

— Mais ces appartements mitoyens, n'est-il pas probable qu'ils communiquent l'un à l'autre?

— A quoi bon ces précautions, ce mystère, cette gêne si éloignée du caractère de Michel et de Florence?

— A quoi bon? mais à se voir sans scandale, Madame.

— Mais, encore une fois, en changeant de nom et en se donnant pour mari et femme, M. et madame Renaud, je suppose, où eût été le scandale? qui eût pénétré la vérité? qui aurait eu intérêt à la découvrir.

— Qui? mais, tôt ou tard, vous ou moi, Madame...